

accompagne l'élite grecque au-delà des mers. Thomas J. Figueira examine l'influence de la colonisation archaïque sur la formation d'élites en tant que groupes fermés et héréditaires. Il voit le départ du mouvement colonial au VIII<sup>e</sup> siècle comme une solution à la pression de la mobilité sociale : la hiérarchie de la métropole était reproduite dans la colonie, ce qui maintenait une sorte de *statu quo* dans la métropole. Gillian Shepherd termine ce volume avec une étude de l'émergence des élites dans les colonies grecques de la Sicile archaïque. À nouveau, l'archéologie funéraire traduit la situation sociale des émigrants, ainsi que la compétitivité et le souci de différenciation d'une élite riche, investie d'un statut particulier, mais toujours menacée par la mobilité sociale.

Véronique VAN DRIESSCHE

Lydie BODIOU & Véronique MEHL (Ed.), *L'Antiquité écarlate : le sang des Anciens*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017. 1 vol. broché, 302 p. Prix : 22 €. ISBN 978-2-7535-5491-7.

Cet ouvrage rassemble les actes d'un colloque qui s'est tenu à l'Université de Bretagne-Sud en septembre 2014. Doté d'une préface de Pierre Brulé évoquant brièvement les multiples facettes du sang dans l'imaginaire grec antique, et d'une introduction de Lydie Bodiou et Véronique Mehl qui rappelle l'historiographie récente sur la question, l'ouvrage est composé de dix-sept contributions portant sur les mondes grec, étrusque et romain, réparties en quatre sections thématiques. La première, intitulée « Les pouvoirs du sang », regroupe quatre communications traitant de la conception et de la perception du sang dans l'Antiquité. Lydie Bodiou montre d'abord la façon dont le sang est perçu par les médecins de la collection hippocratique comme le liquide primaire à partir duquel sont produits d'autres liquides biologiques (le sperme, les menstruations et le lait) fortement genrés et hiérarchisés. Adeline Grand-Clément étudie quant à elle la très large palette chromatique du sang dans le vocabulaire grec, qui va du noir au vert en passant par différentes teintes de rouge. Elle met en relation cette diversité avec celle des connotations, positives et négatives, associées au sang, tout en rappelant différents processus qui permettaient d'obtenir la coloration rouge. Ces procédés de teinture sont également détaillés par Jean-Christophe Couvenhes à propos de la tunique rouge portée par les Spartiates au combat. Si toute la réflexion qu'il développe pour essayer d'identifier la teinte exacte de ce rouge peut surprendre (dans la mesure où, quelle que soit la méthode retenue, en l'absence de procédé industriel, on peut imaginer que la teinte obtenue variait sensiblement d'une tunique à l'autre), l'analyse des significations possibles du choix de cette couleur est frappante par sa double portée psychologique (attirer le regard, impressionner l'ennemi) et pratique (limiter la visibilité des blessures pour masquer sa vulnérabilité). Nikolina Kei étudie justement la représentation des hommes blessés sur les vases attiques : elle montre comment le soin apporté aux blessés est l'occasion de mettre en scène le savoir-faire thérapeutique, opposant la blessure cicatrisée et maîtrisée du héros à la blessure infectée de l'homme ensauvagé, porteur de *miasma* et de trouble pour la cité. La deuxième section, « Faire parler le sang », est consacrée à la place ambiguë du sang dans les cérémonies religieuses. Marie Augier analyse les inscriptions de sanctuaires grecs interdisant l'accès aux femmes durant la période des

règles. L'auteur montre comment ces rares inscriptions, toujours liées à des divinités étrangères, constituent probablement l'héritage d'une tradition orientale tardivement importée en Grèce. À partir de sources iconographiques et archéologiques, Laurent Hugot souligne au contraire la place centrale accordée au sang (animal) comme moyen de médiation entre les hommes et les dieux dans les sacrifices étrusques, qu'ils soient réalisés pour lire les signes divins dans les entrailles des bêtes ou pour garantir aux morts leur survie dans l'au-delà. Dans la *thusia*, le sacrifice sanglant grec, Véronique Mehl montre en revanche que le sang n'occupe, paradoxalement, qu'une place secondaire : il n'est presque jamais représenté ni évoqué directement par les textes qui mettent plutôt en avant les objets du sacrifice comme le couteau. Cette partie s'achève par une analyse de Sarah Rey sur le sens du sang dans les prodiges romains. Que ce soit dans le cadre de sacrifices ratés, de phénomènes naturels sanglants ou d'armes et de statues qui saignent inopinément, il revêt presque systématiquement une connotation négative. La troisième partie de l'ouvrage, intitulée « Les liens du sang », traite du sang comme élément symbolique de définition du lignage et de la parenté. Aurélie Damet montre d'abord comment Platon et Aristote théorisent un système social eugéniste au fondement duquel se trouve le sang comme moyen de transmission de caractères, de valeurs et de qualités d'une génération à l'autre. La pureté du sang revêt également une importance métaphorique capitale dans la définition de la noblesse patricienne romaine étudiée par Cyrielle Landréa : les mariages avec des plébéiens sont considérés comme une forme de corruption, tandis que l'adoption permet d'apporter du sang neuf pour régénérer des lignées qui valorisent leur généalogie, qu'elle soit réelle ou fictive. C'est également cette fabrique idéologique de la mémoire qu'analyse Candice Gregg à partir de l'étude des *stemma*, ces arbres généalogiques illustrant le lignage (paternel et, plus rarement, maternel), dont elle confronte les usages juridiques et nobiliaires. La quatrième et dernière partie, « Faire couler le sang », ramène le lecteur à la matérialité du sang versé. En analysant les récits de mutilation corporelle d'Homère à Diodore de Sicile, Yannick Müller souligne cependant que le sang n'est que ponctuellement convoqué dans la narration pour renforcer la dimension spectaculaire d'une mort particulièrement violente. Ce n'est que dans certains récits de mutilations rituelles que le sang prend la place centrale, occultant la mutilation dont le seul but semble alors de faire couler le sang. Nathalie Barrandon montre quant à elle comment les traces de sang visibles sur un corps ou un vêtement constituent, dans les deux derniers siècles de la République romaine, des preuves de culpabilité, participant de manière forte à la mise en scène et à la dénonciation de la violence chez les orateurs. Se laver du sang qu'on a versé apparaît donc symboliquement comme une façon de se décharger de la culpabilité, comme le fait apparaître Michel Blonski en étudiant le récit du sac de Crémone par les troupes de Vespasien en 69, pendant que leur chef, Antonius Primus, se lave aux thermes après la bataille. Matthieu Engerbeaud analyse enfin l'usage du sang dans les *Histoires contre les Païens* d'Orose, auteur chrétien du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. qui entend, par une relecture exagérément sanglante de l'histoire de Rome, faire valoir l'apaisement apporté par le christianisme. L'auteur montre comment ce texte, qui a connu un grand succès au Moyen Âge, a contribué à forger une image sanguinaire de la Rome archaïque qui a perduré longtemps dans l'historiographie classique. La conclusion proposée par Jérôme Wilgaux permet de ressaisir la pluralité des réseaux symboliques

associés au sang, à la fois matériel et métaphorique, redouté et valorisé, et toujours étroitement inscrit dans une dialectique constante entre nature et culture puisque « c'est un sang culturellement défini et construit, chargé d'une puissance symbolique sans cesse réactualisée qui, dans le même temps, « naturalise » les normes et pratiques sociales et donne au monde un sens inscrit dans des évidences naturelles » (p. 275). L'ensemble de ces communications forme ainsi un beau volume, solidement construit et articulé, au-delà de l'apparente hétérogénéité qu'aurait pu laisser craindre la diversité des cas traités. On peut seulement regretter l'absence de la contribution de Nicolas Garnier et Dominique Frère qui avaient exposé, lors du colloque, l'apport de la biochimie pour l'identification des traces de sang en contexte archéologique, ce qui aurait donné une plus grande place à la réflexion sur les données archéologiques, peu sollicitées dans ce volume. Il y aura sans doute là matière à de nouveaux travaux qui viendront opportunément compléter ce premier opus brillamment fondé sur les sources écrites, iconographiques et épigraphiques. Reine-Marie BÉRARD

Katharina WALDNER, Richard GORDON, Wolfgang SPICKERMANN (Ed.), *Burial Rituals, Ideas of Afterlife, and the Individual in the Hellenistic World and the Roman Empire*. Stuttgart, Steiner, 2016. 1 vol, 264 p, ill. (POTSDAMER ALTERTUMS-WISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 57). Prix : 52 €. ISBN 978-3-515-11546-9.

Cet ouvrage rassemble les actes d'un colloque qui s'est tenu à l'Université d'Erfurt en septembre 2012. Contre la tendance récente à se concentrer sur les aspects publics et civiques de la religion antique, l'objectif affiché de ces rencontres était de stimuler la réflexion sur les « petits arrangements » et autres « bricolages » religieux relevant de l'adoption et de l'adaptation individuelle des grands courants religieux de la Méditerranée hellénistique et romaine dans les pratiques et les croyances relatives à la mort et à l'au-delà. Il rassemble onze contributions en anglais et en allemand, réparties en trois sections thématiques. La première, intitulée « From Homer to Lucian – Poetics of the Afterlife » s'intéresse aux sources littéraires comme reflets mais aussi possibles sources d'inspiration de l'évolution des conceptions de l'au-delà dans le monde grec. La seconde, intitulée « Individual Elaborations in the Roman Empire », met en évidence l'immense variété des conceptions et des pratiques de la mort mises en œuvre dans le monde romain en fonction du statut social et de l'origine géographique du défunt. La dernière partie, intitulée « Making a Difference: Groups and their Claims », présente trois études de cas renvoyant à des groupes religieux spécifiques dans l'Empire romain. Une des principales tendances mise en évidence par les deux premières parties de l'ouvrage est celle d'une évolution chronologique des conceptions de l'au-delà, depuis une image de l'Hadès comme un lieu radicalement « autre », où les âmes des défunts constituent une masse indistincte et privée de réalité physique (conception qui prévaut au début de l'époque archaïque dans le monde grec, comme le montre K. Matijević à partir de l'étude des textes homériques), vers un au-delà aux frontières plus perméables, où chaque défunt garde son identité individuelle, incarnée par des références fréquentes au corps et à ses besoins. C'est ce dont témoignent les inscriptions figurant sur les feuilles d'or orphiques de la fin de l'époque classique étudiées par J. N. Bremmer. L'auteur y décèle la triple influence